

L'on pourrait dire qu'ici-bas se remarquent deux conditions, l'une incarne le réel à partir duquel ce qui est est, un équilibre semble avoir été trouvé depuis belle lurette, tellement que ce qui est rejeté après usage, par cette machine-là lui sert de matière première.

En guise de démonstration, pour désigner une réalité parvenant à se suffire à elle-même, on ne pourrait sur cette planète dénicher un exemple plus probant que celui-là.

Puis apparaît la seconde condition, qui est celle, je pense que vous l'aurez deviné, correspondant à nos finalités, ô combien contradictoires, ne pouvant être par définition finalisables, laissant entrevoir d'elles un fonctionnement diamétralement opposé.

À savoir que nous exploitons des matières premières à disposition pour les transformer en déchets, cette seule inversion étant des plus symptomatiques, à ce point qu'elle ne dit pas de nous ce que nous ne sommes pas, mais au-delà de ce que nous ne sommes pas, ce que nous ne réussirons jamais à être, au sens ontologique du terme.

Bien sûr il est primordial d'écarter de ce que je souligne toutes notions de bien et de mal, ces mêmes

références ayant pour fonction d'opposer de ces explications tellement paradoxales, réservées à celles et ceux qui ne veulent pas comprendre.

Il ne s'agit pas de ma part d'accuser ces quelques-uns, à ce niveau ce à quoi l'on se refuse est totalement tributaire de ce à quoi, à l'égard duquel l'on ne peut rien ou si peu. On ne se montre pas réfractaire par volonté, mais par nécessité, se décidant pour récupérer, même de façon illusoire, un contrôle minimum à l'égard de soi, de transformer ce que l'on ne peut pas en ce que l'on ne veut pas, pour se dire en priorité à soi que cette impossibilité qui nous possède n'en est pas une pour de vrai, pour l'avoir soi-disant choisie.

Ce qui est étonnant est que l'on pourrait avoir de nous autres une lecture quasi freudienne se voulant quand même plus ontologique que psychanalytique, même si nous avons affaire là à une sorte de déterminisme par défaut, les manques rattachés à notre espèce nous étant aussi influents que ceux qui nous occupent, ceux-là étant à notre égard chargés paradoxalement de tenir tête à cette absence qui nous habite, pour se vouloir de ces cases laissées vides, mais que l'on croit pouvoir combler en les cochant.

Ainsi le « ça » censé décrire nos pulsions dites comme naturelles correspondrait, sous l'angle de cette lecture, à notre volonté d'exister, pour considérer à la fois notre vie, comme le réel exprimé sur le sol de cette planète, comme insuffisant.

Le « surmoi », synonyme d'interdits intériorisés, proviendrait de cette absence en nous, de manière contradictoire, pour épouser les siennes tout en croyant — croire à ce niveau de réactions est primordial — très en simultanée les repousser, faisant que ces impossibilités, pour être dépouillées de ce dont elles nous privent de façon absolue et rédhibitoire, soient métamorphosées en interdits, ceux-là pouvant à notre esprit être bafoués et faisant d'un impossible une possibilité, par définition frustrante pour conserver l'inaccessibilité de l'état l'ayant permis.

Reste le « moi », étant cette position intenable entre ce désir d'existence qui nous accapare et cette absence continuant de croître sans interruption, en nous privant de cette existence justement visée, et mécaniquement plus cette absence se répand en nous, plus nous ambitionnons de contenir ces effets en désirant exister à partir de nous seuls, c'est en procédant de la sorte que nous escomptons nous

faire plus vivants que la vie, plus être même que ce qui est.

Ai-je besoin de vous prévenir que ce défi ne peut conduire qu'à un échec, mais à notre sensibilité l'échec à ce propos le plus conséquent consisterait à ne pas relever ce défi là.

Alors la machine s'emballe, le « ça » réclame son dû, le « surmoi » exige le sien et ce pauvre « moi » ou « nous » paie l'addition.